

**C**E livre ne s'adresse ni aux philosophes ni aux savants, ai-je déclaré dès la première page. Il n'empêche que Blaise Pascal y est partout présent et que je dois lui rendre ce témoignage ; je doute que sans lui, je fusse demeuré fidèle ou plutôt je me représente mal ce qui sans lui eût servi de support à ma fidélité, aux époques de crise, celles de ma propre histoire, celles de l'histoire des hommes : il y a, conjuguées contre le Christ dans un jeune être, les forces obscures de la chair et les exigences de la raison. Je dois à Pascal d'y avoir résisté, pour une large part.

Il est étonnant que l'écrivain à qui je dois le plus et qui m'a le plus marqué, et qui fut mon maître dès ma seizième année, dès que j'eus entre les mains les *Pensées et Opuscules* de l'Édition Braunschvig, le demeure aujourd'hui encore, et que le vieil homme devenu journaliste n'ait pas eu à changer d'école, et qu'il ait cherché dans *Les Provinciales*, sans jamais l'atteindre bien sûr, le secret de cette verve qui, d'un débat éphémère, a fait un débat éternel.

Mais voici le plus étrange : il n'existe aucun autre écrivain dont je sois moins capable de parler que de ce Pascal à qui je dois tout, car il m'échappe par toute une part de son génie, par le côté qui, selon la nature, le définit le mieux. C'est à la science qu'il appartient, cet enfant géomètre, à peine est-il né à la vie consciente. Nous pourrions imaginer d'autres conjonctures que celles qui ont livré Blaise Pascal aux influences jansénistes, et qui l'auraient

laissé dans le train du monde. Sans doute n'eût-il pas été moins fin qu'il ne l'était par nature. Mais la passion de convaincre n'aurait pas exercé son esprit de finesse et ne l'eût pas porté au degré de perfection des *Pensées*. En revanche, aucune conjoncture n'est imaginable qui aurait pu faire de lui un esprit indifférent aux mathématiques, à la recherche et à la découverte.

De ce Pascal mathématicien et géomètre, le langage m'est inconnu. L'ignorance qui me sépare de lui, je suis seul à l'avoir jamais sondée. C'est cela qui me paraît étrange et qu'il faut d'abord que j'avoue : d'être incapable d'entrer dans les recherches d'un homme qui a pourtant décidé de ma vie en ce monde, et peut-être de mon éternité. Lui qui, avant sa seconde conversion, avait un sentiment si superbe de la supériorité d'un esprit comme le sien et de sa domination sur ceux qui lui étaient inférieurs, il s'est détourné des sciences et il est venu vers nous, avec des preuves, certes, faites pour frapper et pour convaincre ; mais ces

preuves toutes seules se fussent heurtées en nous à des preuves contraires : tant de clefs différentes tournent dans la serrure humaine ! Et puis un apologiste qui veut nous persuader à tout prix, nous le soupçonnons d'avoir pipé les dés. Mais ce que celui-là nous apporte c'est infiniment plus que des raisons. Blaise Pascal est venu à nous tenant entre les mains une lumière, la lampe de ceux qui attendent le retour de l'époux, un feu allumé à cette flamme qu'il a vue, de ses yeux vue, durant la nuit du 23 novembre 1654, depuis environ dix heures du soir jusqu'à minuit et demi, — cette flamme qui nous illumine encore, nous qui avons gardé la Foi à ce Dieu sensible au cœur, — à cause de Blaise Pascal, dans une mesure que Dieu seul connaît. Pour moi qui eus vingt ans en ces jours où l'Eglise de France payait les frais de l'affaire Dreyfus, où les couvents étaient vidés au nom de la loi, où l'Encyclique « Pascendi » paraissait interdire à l'étudiant que j'étais tout contact avec la pensée moderne, je l'atteste aujour-

d'hui, ce fut le Christ de Pascal qui me dit, en ces heures-là : « Reste avec moi. »

Ce janséniste, ce défenseur d'une doctrine suspecte, cet esprit demeuré libre jusqu'à l'insolence et jusqu'à la moquerie au sein d'une Eglise intraitable touchant l'orthodoxie, et d'une monarchie absolue qui avait défié la raison d'Etat et emprisonné M. de Saint-Cyran, ce réfractaire vient vers les ignorants de mon espèce, avec cette lumière qui lui a été donnée. Et voilà que nous nous mettons à genoux à ses côtés, attendant l'inspiration de cette humiliation.

Nous savions ce que le Christ dit aux saints, à la grande Thérèse, à saint Jean de la Croix ; mais nous n'avions pu croire que ce qui concernait ces âmes héroïques nous pût concerner aussi. En revanche, Pascal, si grand qu'il soit, demeure l'un de nous. Il est comme nous un lecteur de Montaigne. Son oraison est l'oraison d'un lecteur de Montaigne. Il a été dans le train du monde, il en a parlé le langage, jusqu'à la fin. *Le mystère de Jésus* marque les étapes de la

rapide montée dans la nuit de feu, d'un savant, d'un homme de lettres, d'un polémiste, d'un journaliste. C'est au moqueur qui va se manifester dans *Les Provinciales*, c'est à ce frondeur qui jugeait si ridicules les « trognes armées », c'est à cet orgueilleux et à ce passionné, dont nous n'avons pas connu les très secrètes passions — ce qu'elles furent, qui le saura jamais ? — c'est à ce frère que le Seigneur adresse les paroles qui nous brûlent encore, nous les pauvres scribes de tous les temps, dont le métier est de briller et d'être loués par les autres. C'est à chacun de nous qu'il s'adresse à travers Pascal. C'est pour nous précisément et dans le langage qui nous est propre, qu'il prononce les paroles que j'ai hésité un soir à redire devant un immense public, tant elles jaillissent du plus intime, du plus secret de l'être : « Je pensais à toi dans mon agonie. Console-toi. Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé. J'ai versé telle goutte de sang pour toi. Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon

humanité sans que tu donnes des larmes ? »  
 « Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures. »

C'est dans la confiance d'un ami qui parle à son ami, qu'il faudrait dégager ce que ces paroles, de génération en génération, ont apporté à ceux pour qui elles ont été dites, et ce qu'elles m'ont donné à moi-même, et ce qu'elles continueront de donner aux esprits d'une certaine race, jusqu'au jour qui viendra peut-être, qui viendra sûrement, où la mémoire humaine perdra peu à peu ses derniers trésors, où une dernière maille de filet sera rompue, et *Le mystère de Jésus* rendu à la nuit. Cette évidence, cette certitude, c'est que le Christ est en agonie, mais qu'il est vivant. Il n'agonise pas plus en Russie ou en Chine qu'en Espagne, qu'en Italie et qu'en France, mais il n'est pas non plus moins vivant ici que là. Toutes les raisons des *Pensées* sont comme brûlées de cette certitude qui les a précédées.

Voltaire, dans ses *Remarques* qui, selon

Sainte-Beuve, « prennent Pascal à vif sous le cilice », Voltaire n'avait pas tort d'opposer à Pascal qu'il ne saurait suffire qu'une religion tienne compte de la nature humaine pour être vraie. La conformité entre la nature humaine et le christianisme ne constitue pas une preuve et on n'en saurait rien conclure. Mais ce feu que Pascal dresse au-dessus de nos têtes et dont le reflet éclaire son masque à jamais, cette vive flamme, rien ne peut faire qu'elle n'ait passé de main en main en dépit des libertins de son temps, qu'elle n'ait traversé le siècle de l'Encyclopédie, que les temps romantiques ne l'aient ravivée ; et plus tard, le *Dieu est mort !* de Zarathoustra ne l'a pas même fait vaciller, bien que Nietzsche ait porté à Pascal (qu'il plaignait comme la plus noble victime du Christ) des coups autrement redoutables que ceux de Voltaire. La négation du monde moderne n'a eu aucune prise sur les esprits (et je suis l'un d'eux) pour qui Pascal est venu.

Il fallait qu'une fois, une seule fois, la

révélation du Christ vivant nous fût donnée par un homme pareil à nous — mis à part son génie — qu'elle fût donnée à l'homme de lettres qui n'avait jamais saigné sous un autre cilice que celui de son orgueil, et qu'il se mette à genoux, lui aussi.

Et si tous les amis de Pascal n'ont pas connu la joie, les pleurs de joie qu'il a versés dans la nuit inoubliable, du moins tous auront-ils eu part peu ou beaucoup, chacun selon sa mesure, à la paix qu'il leur avait promise. Ces pleurs de joie, cette paix, le souvenir en est gardé par le papier que Pascal portait cousu dans son habit et dont subsiste une copie de sa main. Arrêtons-nous un instant à ce mémorial, à ce parchemin, à cet objet, à cette chose qu'il ne servirait à rien de décrire. Un talisman, une amulette : de quoi faire hausser les épaules aux gens sérieux. Paul Valéry dénonce avec une pitié irritée ce Pascal « qui se perd à coudre des papiers dans ses poches quand c'était l'heure de donner à la France la gloire du calcul de l'infini. » Pour moi, je

suis de ceux que ce parchemin ne scandalise pas. Il est arrivé jusqu'à nous à travers trois siècles comme celui que le Docteur Faust a signé, — mais un Faust chrétien ; et il l'a signé, non avec l'esprit des ténèbres, mais avec l'éternel Amour.

Un talisman, une amulette. Il est étrange de penser qu'à l'avant-garde de ma génération, la postérité de Lautréamont et de Rimbaud se sera obstinée à fuir le réel dans l'inconscient et dans le songe, que les drogues auront maintenu au milieu de nous une tradition de suicide et de folie, — et nous, à l'arrière-garde des lettres, nous, les fils de Pascal, nous aurons tenu, entre nos mains jointes, une amulette, non pour fuir le réel, mais pour atteindre à la suprême réalité, non pour changer la vie, mais pour changer de vie, grâce à un dépassement ininterrompu de soi.

Et je pourrais montrer en confrontant des textes qu'il n'y a pas si loin de cette arrière-garde à cette avant-garde et qu'à certains éclairs de Pascal répondent, à l'autre bout

de l'horizon, des éclairs d'Arthur Rimbaud.

Pascal n'est pas un moraliste qui cherche à nous rendre vertueux au nom d'une règle conçue par système. Le Fils de l'Homme qui aime Pascal et que Pascal aime, le conduit de la crèche à la croix par des chemins qu'ils connaissent tous deux. « J'aime la Pauvreté parce qu'il l'a aimée. »

Je l'accorderai en baissant la tête : ce parchemin, ce talisman, nous ne risquons pas de retrouver le pareil dans la doublure des redingotes professorales des philosophes venus après Pascal. Presque tous d'ailleurs ont refusé à Pascal l'honneur d'être l'un d'eux. Pascal à leurs yeux n'est pas un philosophe, pas plus qu'il n'est un théologien pour les docteurs en théologie. Eh bien ! je les approuve, je leur donne raison. Non, il ne ressemble pas aux philosophes, et selon Paul Valéry, il en est même le contraire, cet homme qui croit que la vérité existe et qu'elle est Quelqu'un, qui a prétendu la connaître, qui a cherché à en persuader les autres, et qui ne l'a pas fait dans un langage

obscur et qui exige une initiation, mais en parlant un langage d'honnête homme et que tout honnête homme puisse entendre, le plus exact et le plus pur qui ait été parlé en France, et sans jamais quitter d'un pas la créature qu'il veut convaincre, telle que l'ont pétrie la nature et la coutume. « Il voit supérieurement ce que voit n'importe qui ! » note Valéry avec dédain. Hé oui ! mais si c'était cela, le génie ?

Voilà le scandale de Pascal et qui fait pitié aux philosophes de profession. Il leur fait pitié mais il les scandalise aussi. Son crime, à leurs yeux, c'est d'avoir cherché à nous faire peur, de s'être complu à entretenir notre angoisse pour arriver à ses fins. Comme si cette angoisse n'était pas en chacun de nous ! Non, la conscience malheureuse, ce n'est pas Pascal qui la crée en nous, s'il est vrai qu'il en cherche la raison et qu'il nous en propose le remède. Lui-même fût-il plus anxieux qu'aucun de nous ? Pourquoi l'eût-il été ? Il savait qu'il était aimé, que telle goutte de sang avait été

versée pour lui. Il a connu la certitude, la paix, la joie, la « délectation victorieuse de la grâce ».

Puisse-t-il y avoir dans un siècle, d'autres vivants pour rendre grâce à Pascal comme nous l'avons fait, un soir de 1962, solennellement, dans la vieille Sorbonne. Puisse-t-il se trouver encore, en ces jours-là, un vieil homme pour se réjouir de la réponse qu'avec Pascal, que grâce à Pascal, il aura donnée à cette question du Christ — celle qu'il posa aux siens, un jour que presque tous s'éloignaient de lui : « Et vous aussi, vous voulez me quitter ? » Pour moi, je suis seul à pouvoir mesurer ce que cette édition de Léon Braunschvig, des *Pensées et Opuscules*, aura fait pour que des adolescents de ma génération demeurent fidèles. Que Blaise Pascal soit remercié au nom de toutes ces fidélités. Fidélités qui ne se fient pas aux seules raisons du cœur. Elles se sont rendues à une évidence, — à l'évidence qui jaillit de quatre mots écrits sur le papier, cousu dans la doublure du pourpoint :

« Grandeur de l'âme humaine. » Oui, et grandeur de l'esprit humain. Tous les corps ensemble ne valent pas le moindre des esprits. Tous les corps et tous les esprits ensemble ne valent pas le moindre mouvement de charité. Blaise Pascal nous aura précédés dans cette ascension des corps aux esprits, et des esprits à l'éternel Amour. •

Et puis, il n'est que de le regarder : d'où vient Blaise Pascal, si Dieu n'est pas ? La matière aveugle et sourde aurait donc enfanté cette pensée, et ce langage, et ce cœur insatiable ? Rien de ce que croit le chrétien ne m'a jamais paru plus impossible à croire que cette folie que vous croyez.

Pascal rend témoignage par le seul fait qu'il existe. Il n'est même plus nécessaire que nous ouvrions l'édition des *Pensées* de Braunschvig qu'on nous avait donnée au collège. Nous tenons dans notre poing serré ce papier invisible, ce « Mémorial » que nous n'avons jamais vu, et qui pourtant ne nous aura pas quitté un seul jour durant ces soixante années. Nous croyons aujourd'hui

comme nous l'avons cru au départ que tout ce qu'il annonce est vrai, que cette certitude existe, que cette paix peut dès ici-bas être atteinte, et cette joie. Le feu d'une seule nuit de Pascal aura suffi à nous éclairer durant toute notre vie et comme l'enfant que la veilleuse rassurait dans la chambre peuplée d'ombres, à cause de ce feu nous n'aurons pas peur de nous endormir.